

David Mus

**Le Premier Livre
des Antiquitez de Rome
par Joachim Du Bellay**

**traduit en français moderne
à l'usage des écoles**

Au Roy

Quelle royauté, Sire ?

pour la parole.

Le Roux, le Primatice, bientôt Nicolo
de leurs noms, de couleur vraie, venus de là-bas, rehaussent
le granit de vos murs.

Cependant vos bois
étouffent le clinquant de la capitale, de notre siècle
les fastes homicides s'éloignent, les rois de métal

ont vécu. J'ai vécu
dans l'éblouissement les fastes de Rome,
de ses ruines j'ai pris l'accent.

Moi inconnu

scion d'ombres à l'ombre d'un Prince,
d'une voix éteinte

en ces vocables je vous offre le portrait.

Écoutez, au mieux. Faites que ma faible traduction
imprime

vigueur à la conscience étiolée qu'ont quelques-uns
de l'original.

Votre royaume, Sire,

sera bâti du verbe qui vient
des ruines proches, du français refait

sur le patron qu'on ignore, sa gloire,
je ne la connaîtrai pas, j'en aurai été le vœu vivant.

Divins Esprits...

Fureur serait aujourd'hui folie
et ma démente absurde –
j'en appelle

au jour mantique, le mien, c'est ce soir

le ciel d'orage que l'éclair déchire.

Courbe fermée, du plat de ton poids
tu écrases les fondateurs, Terre d'à présent comme
cylindre roulant –

ronde inverse

ta marche, gouffre en voûte,

abîme en colline tournant,

terre en terre traduisant.

Nous verrons, loin des carrières de marbre ces blocs de tuf appuyer,
force sans âge en mur transformée, le cité fondant tout ce qu'on sait dire.

Donne-moi accès à ma langue, je monterai
au centre :

retourne exil à l'exilé,

sarcophage à cette pierre
que la main caresse

vieille mort sous terre.

Or la ville se délivre, confondant
grave et aigu se hisse

de champ dans l'éclat vert

de voix nourries

dont le fond fol criera le cri désormais de tous entendu : Entre !
Ta voix est vivante, elle vivra.

Le Babylonien...

A l'ombre de Babel l'on joue
à quelle serait la huitième merveille du monde –
tel pont, tel accélérateur.

Pendant que tu me parles,
vieille langue,

tu me vois les yeux fuyant vers les collines.

Nouveau venu...

Tu dis *Rome* ! mais je les vois, en vacance, et ces badauds
de s'esclaffer, qui s'agglutinent autour du Marché
de Trajan, « libéré » par Mussolini. Rome à haute voix

étrangère. J'ai fouillé aussi. Une panoplie d'illusions
est revenue au jour, et le temps, qui les traduit les unes
dans la langue des autres, et celle-ci : Nous ne pourrons
vivre sans illusions. Pour le présent, s'entend. Reste,

trônant sur le fouillis aménagé, la blanche Colonne qui
porte un Saint Pierre à l'ancienne hauteur de la colline
défoncée. On vient de la restaurer, la Colonne s'entend,
Trajan en moins, dont les exploits se racontent en hélice.
En dessous, un parking. Trajan est au Paradis, grâce
à la prière assidue de saint Grégoire, a-t-on cru longtemps.

Le Tibre, au-delà du Palatin, est endigué mort, grâce
à la persévérance de Garibaldi. Jaune et terne il s'oxygène
en vain et s'évapore, bruyamment, au gué où Virgile fait
débarquer Énée, où la petite barque des deux premiers rois
échoua, parmi les roseaux, comme celle du roi Moïse.
Les plus hauts faits sont de l'ordre du dire, ils périssent
un peu moins vite que le restant.

Celle qui de son chef...

Industrieusement la Ville ! sans laisser d'être
éternelle s'écrase

devant le tourisme et l'automobile :

la mal famée *borgata* engloutit la campagne, submerge
les Castelli romani au flanc du volcan éteint, rampe
jusqu'aux monts Albains, traduit en béton sauvage
et urbanisme de rencontre le terme déjà vieilli
de bidonville. Vue d'ici son sort est réglé, Rome
ayant donné sa loi au monde connu se livre enfin
au commerce du banal, au goût de la revendication,

et se laisse vaincre par le village planétaire, un
point.

Je n'ai pas peur d'invectiver, craignons plutôt
que ne se relève jamais celle dont le nom fut
force parmi les Grecs. Le centre se vide, balayé
par un vent cosmétique pseudo-bourgeois, cède au
musée en plein air qu'assaille une horde de pullman
munis de vécés, de vidéo, de mini-bar. Les Olympiens
prennent leur revanche : celle d'une plèbe vénale.

Sous chaque syllabe de mon prononcé gronde la puissance latine.

Qui voudra voir...

Pietro da Cortona !

venu à Rome
aux ordres des Barberini –

tu auras osé
au bout du *campo Vaccino*, à côté du Sénat, à l'ombre
de l'Arc de Septime Sévère encore enterré jusqu'aux
aisselles, élever ton second chef-d'œuvre, c'est
l'église, sortie d'une venue de ton magique savoir,
de Saint-Luc-et-Sainte-Martine (plus haut encore je mets,
au-delà de la Piazza Navona, la façade ondulante
de Sainte-Marie-de-la-Paix, qui passe outre les dernières
réticences de l'espace ; en troisième rang vient la coupole
de San Carlo al Corso...)

Auparavant tu auras vu,
comme le jeune Raphaël, de même que le jeune Du Bellay,
le dôme de Brunelleschi, ceux de Michel-Ange et de
son élève Jacopo Del Duca ; et la rotonde du Panthéon,
et le *tempietto* de Bramante, et la calotte aujourd'hui
effondrée du monument rustique qu'on appelle le Temple
de Minerva Medica.

Tu auras lu l'œuvre de Vitruve,
de même que Palladio. Les Romains ont inventé le mur
de béton, et les lames de marbre qui l'habillent,
et l'inscription qui s'y grave, la pierre parlant
d'elle-même en de magistrales incises. L'architecture
avance, sur de fondements assurés, et parfois recule :
voyez la gare construite à grands frais récemment
pour accueillir les aéro-touristes, à Roma Ostiense,
aussitôt abandonnée...

Si la figure de Rome se lit toujours

sur place, la lettre nous rejoint partout.

Telle que dans son char...

Rien à voir avec.

Répondant de l'étendue
creuse qu'habite le creux de l'oreille.

L'imprononçable

nom de montagne, là pour terre
est terre.

Roule, crépite, sur son passage fulgurant immobile tel
l'éclair venu
illuminer une cuve de nuit, par l'oreille passe et s'éteint.

Foudroie,
s'octroyant comme loi : tu ne me concevras que par ce creux
conçu, entre l'énigme et le mot de l'énigme *terre*.

Tel le visiteur
à l'image géante de Garibaldi sculptée en haut du Janicule –
à ses pieds la cuvette de terre et de jour creusée dans les
collines autour du gué, qui traduit en un prodigieux grouillement
de môles, dômes, tours, véhicules tout grondant, tout trépidant,
tout vociférant, le nom de Rome – qui s'étourdit là où la vue
tombe, syncopée, court, s'abîme.

Je donne de moi-même l'analogie.

Sacrez costaux...

Sacrée ironie – seule à unir, un temps, un nom, une pierre.
Tout monument m'est funèbre, Rome en témoigne et la peine
que j'aurai prise de façonner un sonnet « anglais » dont
la pointe ressort des rimes lapidaires en *dure*.

Rome – une carrière. L'année dernière on voyait encore, à
l'angle de la via Santi Quattro Coronati, jouxtant le Colisée,
une pancarte libellée MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION. Dès l'abandon
de la zone monumentale, alors que la ville se recroqueville autour
du *borgo*, l'on s'emploie à brûler les marbres pour en faire de la
chaux. Shelley composait son *Prométhée délivré* dans les Thermes
de Caracalla devenus, dit-il, un paysage montueux grotesque, des
monceaux de briques cachés par des labyrinthes de végétation folle.

Malgré mépris et moquerie, usure de la parole, chez la pierre
concision, dignité, carrure et poids, cet assemblage
étonnant toujours assure le vide, se charge du bâti
solide d'un désarroi devant une poussière de noms sacrés.

Le triste désir de cette province : vivre content de soi. A deux pas
des vestiges de l'enceinte de Dijon gallo-romain – bout de muraille
noire en tout-venant rocailleux – loin des granits roses du Palais
des Ducs et des hôtels italianisés, on relève, rue de Tivoli, un nom
blanc sur bleu : « Impasse Tabourot des Accords – écrivain bourguignon,
1549-1590, célèbre par son esprit. » L'ironie est la peine que
je purge ici ; si tout prend fin, nous ne le saurons pas – conclusion
bien dans le goût de l'auteur des *Touches* : « Ce livre n'est autre chose
qu'une superfluité de mon esprit. »

Par armes et vaisseaux...

Voici que la terre profonde n'augure rien de simple.

Bout d'os, boule pierreuse, motte ou borne – tout est matière à l'interprétation, sujet à la fois consentant à la dignité de la nomination. Parfois peu consentant.

Je bute, là même affleure, substance propre à la pierre et au nom cher, ce qui grince, renâcle, se soustrait au geste, c'est moi, obtus, résistant autant aux glissades habiles du temps, du jour, que des vocables sur la chose heurtée.

On reconnaît là la méditation puissante du vertueux sceptique devant le crâne qu'il vient de déterrer.

Les noms des morts ont étendu la main sur moi, sous leur empire rien de rond, de haut, d'enfoui, de lointain, de dissous ne saura m'échapper.

De caput on a tiré Capitolin.

Ces yeux caves, ces mâchoires dévorées, sont présage d'un sort que, menteur ! tu dis connaître, pourtant son mot, transformé, survivra aux tiens.

Astres cruels...

Face

à face

à deux

reflets théâtralement opposés, remplois endigués d'un seul
mur, depuis, vu d'ici, l'engagement réciproque envisagé :

- 1) luisant d'origine, 2) volonté ou approchant de durer,
- 3) propre des dés, rouler et s'asseoir, en nombre saisi
- 4) par le hasard 5) des mains

le tout poussant

sur sa ruine –

ce que je sépare, dans la masse, le temps le confond.

Le temps sépare ce que, dans la masse, tu confonds.

Jamais ruine ne fut plus proche, défaite à nouveau

- 1) la saisie, ordre et acte successifs 2) se dégageant
- des propos en vis-à-vis, 3) bâtir, 4) dévisager
- 5) un mur peu aimable

le tout poussé

sur sa durée –

le hasard des mains appela le double rang des traductions,

face à face

à nous.

Plus qu'aux bords...

Plus de mille langues se disputent le monde connu.

Colline sur colline la lutte se poursuit et
s'étend.

Tout récit en porte le deuil, toute épreuve est polémique,
toute guerre fratricide.

Gloire autrefois rimait avec guerre comme aujourd'hui
fantassin, assassin.

Son titre change, hoplite, chevalier, dragon, grenadier,
poilu – la chose demeure et
s'amplifie.

De nos vœux nous appelions un homme plus fort
qui mette fin au carnage, il vint,
poussa au massacre et périt à son tour,
de son aveu, misérablement.

Jusqu'à l'espoir de paix qui se déploie armé
contre soi et ses velléités de revanche,
sous un casque bleu s'achève dans
l'impuissance et se renouvelle au nom
de l'idéal meurtri.

Fini le commentaire. On a semé l'orage. Rome survit
au suicide. Les mots s'entredéchirent. Sottement
je laboure le même champ, claque les mêmes dents,
récolte ce que le vent traduit. Je vois rouge.
Je prends pied dans l'échec et m'obstine. Le feu
retombe et reprend aux bords du siècle. Sa poésie
en mourut.

Mars vergogneux...

Au premier sac de la Ville, en 410, nous devons le *De Civitate Dei*, qui rend compte du dessein global.

Parmi les murs romains, deux en particulier méritent une mention ici. D'abord les digues du Tibre, qui percent la ville de part en part, épousant en les amplifiant les courbes du fleuve : deux falaises de marbre, en énormes dés lisses et égaux, finement ajointés, cimentés par leur seul poids, d'une précision massive qui rappelle les premiers murs grecs tels qu'on les voit encore à Gela, dressés contre les envahisseurs le long d'une plage déserte – rappelle du coup qu'à Rome les tailleurs de marbre recrutés par Auguste, qui hérita d'une ville de brique, sont venus de la Grèce. Au printemps les digues fleurissent : des guirlandes de marguerites murales, leurs touffes se disputant la moindre fente, cascaden en jaune et blanc virant au rose, d'une gaieté qui tranche avec la sévérité monumentale de leur support. En effet, si les digues, achevées au début du siècle, ont mis fin aux inondations qui dévastent la ville depuis l'antiquité, elles ont tiré un double trait funèbre sur la vie fluviale, naguère grouillante et populaire, comme sur la vocation portuaire de la capitale. Les berges abandonnées grouillent aujourd'hui d'une vie sauvage singulière – mais cela, c'est une autre histoire.

Le second des grands ouvrages muraux est sous vos pieds : la voirie romaine, des millions de pavés d'une pierre noire fine, dure, soyeuse, que les romains appellent *sanpietrino*, chacune taillée magistralement en forme de pyramide tronquée. On marche partout sur un champ de gemmes, serties en volutes, comme des obsidiennes – sauf dans la via Nazionale où, pour fêter l'Italie unifiée, les paveurs ont revêtu la nouvelle voie – quel luxe et quelle corvée ! – de *sanpietrini* en granit rouge.

Des murs d'enceinte de Rome il y en a, de fait, trois : les premiers, dits Serviens, qui remontent à l'époque des rois, délimitaient mais ne défendaient point ; il n'en était pas besoin, le génie romain ayant conçu la conquête comme un moyen de s'allier, de piller, d'administrer en somme, tout adversaire éventuel. Le monde lui étant voisin, client et soumis, tout péril ne pouvait venir que d'au-delà les mers, les montagnes, les steppes. Les murs Léonins, justement, furent érigés à la hâte par le pape lors des invasions saracènes. Le plus grand des circuits, 18 km, dit Murs Auréliens, plusieurs fois refait, marque la soudaine révélation, peu avant 410, d'une ville vulnérable. Ce sont des fortifications médiévales, adaptées à la guerre de siège. En partant du Musée des murs, à la Porte Saint-Sébastien, l'on peut marcher à l'intérieur de la maçonnerie, dans une fraîcheur de dalles et de terre cuite, sur l'interminable chemin de ronde, à une hauteur impressionnante au-dessus des escarpements gazonnés, visibles çà et là à travers les meurtrières. La frayeur est considérable, on n'y retourne pas volontiers.

Combien de fois, en revanche, j'ai fait le tour de l'enceinte Aurélienne, sur le trajet le plus imposant, 3 km depuis la courbe rose du modeste amphithéâtre Castrense, construit dans les jardins impériaux du palais Sessorien, jusqu'au château-fort moyenâgeux qu'est la Porte Saint-Paul, près de la pyramide de Caius Cestius et du tombeau de Keats, jusqu'au Tibre où les murs abritent toujours un élevage de chèvres. Là aussi, l'envoûtement du lieu est un effet de température. Par un après-midi torride de juillet, la promenade des murs éloigne des fièvres du négoce et du trafic, l'ombre crénelée garde, sans âge, le froid des âges.

Je ne rougirai pas d'avoir fait le cicérone. Votre prose gère le règne d'une hostilité, évidemment inéradicable, aux voisins de la vie ; son oublieuse bonhomie témoigne, et témoignera, de ce qui vous a vaincus. La fièvre baisse où elle triomphe. A son froid succède la glace du sang.

Telz que l'on vid jadis...

Elle ne parlait pas, de notre langue l'Exclue ! rien
qu'une tête géante tournée

par le haut. Par le haut

exploit !

Et de renchérir là où la colline
s'élève déjà hauteur.

Déjà, jadis, antiquement vers

le soleil.

Tel l'honneur. L'on n'en tient
plus le langage, plus à
l'honneur ni, plus bas, celui qui fut
de notre terre le feu

bénit ! Renonce, retombe ou

je t'écrase.

Avoir
être
rien qu'à hauteur herbe

vert ressort où

retourner.

Pré
à ras le courbe pré
fond
de la colline.

en dissimule la hauteur.

Foyer vert,
colline sur colline

Sous le pied
vigilant
est l'herbe

escadrons furieux !

a suffi.

Ny la fureur...

Honorius peureux, empereur postiche, règne
à Ravenne ; Alaric le Goth généreux passe
sans peine les murs de Rome – la nuit venue
des esclaves barbares lui ouvrent la Porte
Salarienne – 1163 ans après sa fondation et
se retire, se contentant d'un pillage
de six jours.

En 1527 les lansquenets
d'un empereur germain tiennent la ville
neuf mois sous la terreur, en pratiquant
le sac cynique, systématique ; l'équipe
de Raphaël se disperse, les uns à Mantoue,
les autres à Gênes, d'autres encore jusqu'à
Fontainebleau.

Des éléments on dit
qu'ils se déchaînent, s'obstinent à sortir
de l'équilibre rêvé, l'élément histoire
déborde, reflue, s'étale ; l'humain, têtu,
ruine ce qu'il fonde ; le divin s'éclipse
et renaît, zélé corrompt, foudroie, pourrit.
L'élément Rome répand, administre, rehausse,
défie et déifie. Les ruines s'amoncellent et
jonchent les pentes, la pierre aura élevé
son propre monument ; l'orage menace, éclate,
la nuit marche et le soleil lui échappe.

La langue se lève parmi nous pour annoncer
sa longue rechute sur le bavardage servile
en suivant des lois naturelles, ainsi
il n'a tenu qu'à un accident vocalique
si de nos jours riant ne rime à rien.
La pensée apprend à attendre, elle attendra.

Comme on passe en été...

FUCK THE SISTEM traduit en peinture blanche au mur d'un couvent via Sainte-Agathe-des-Goths une méconnaissance truculente moins de l'anglais vulgaire que de nos racines grecques.

Trainée

en haut de l'Esquilin l'unique colonne échappée au feu qui ravagea la Basilique de Maxence sera redressée en 1614 devant la façade mosaïquée de Sainte-Marie-Majeure, serrée bien plus tard par Fuga dans l'écrin baroque qu'on connaît ; sa haute blancheur, sa puissance galbée, ses fines cannelures, deviendront, grâce à Paul V, monument pontifical phalocrate à la Vierge qu'on vénère ici comme Notre Dame de la Neige, et réplique pieuse à la Colonne de l'infâme Phocas au Forum. Aux huit colonnes de granit rose qui soutenaient la voûte aux Thermes de Dioclétien Vanvitelli osa en ajouter huit identiques en stuc peint, au *tepidarium* devenu l'église de Sainte-Marie-des-Anges ; on s'incline devant cette froide réussite qui encadre celles de Pierre Soubleyras, de Houdon, et le tombeau de Salvator Rosa.

Ayant endossé

ses habits les plus splendides le jeune Athénien s'adressa aux mercenaires grecs perdus dans l'Asie des Perses : « Nous refusent-ils des guides, nous empêchent-ils de traverser les rivières – sachez que si, loin des sources, tout fleuve est impassable, près de sa source on le franchit sans mouiller le genou. » Et la retraite commença.

Spes et fortuna valete est sa devise, écrit à Morel celui que la famille appelle Monsieur de Lyré. Au mois de décembre 1559, le cousin Eustache, alors Évêque de Paris, mande au Cardinal toujours romain : « Devant mon parlement de Paris, il estoit du tout sourd, comme il est de ceste heure, sans quasi aucune esperence de guérison. *Scripto est agendum et loquendum cum illo.* » La copie des lettres que prit le président Bouhier est aujourd'hui à Montpellier, transférée depuis Troyes après la dispersion de la prestigieuse bibliothèque de la rue Vauban, « un des principaux dépôts de livres du royaume. »

*Palles Esprits, et vous
Umbres pouldreuses...*

EAUX! et les mains

en porte-voix au-dessus des eaux

du gué, qui hëlent, appelant dans le tumulte

le tumulte par son nom.

Assourdissante blancheur

où le dieu guérisseur débarqua, l'île en forme, toujours,
de barque, son mât le campanile de Saint-Barthélemie, et
toujours à la proue un hôpital, au nom vœupieux, familier,
de Fatebenefratelli, j'y ai pu admirer sur la radiographie
l'ombre de mon bras dans le plâtre ; blancheur de son temple,
du faux grec à tout casser, sur une autre île, placé là par
le siècle des Lumières, au lac de la Villa Borghèse, on lit
au fronton ΑΣΚΛΗΠΙΩΙ ΣΩΤΗΡΙ nous ramions de toutes
nos mains sur ces hauts-fonds, parmi les flotilles de
canards, les ombres d'arbres vénérables et de nuages
vénérables au soleil vénérable, dans les brèves minutes
accordées au locataire de la barque, le temps de faire le tour
et défense de monter sur l'île !

Le vaste

plan des eaux.

Nous aurons croisé

nombre d'images, dont la science des images,
son effondrement et les mains

hëlant

l'esprit.

Comme l'on void de loing...

Comme je l'admire
de loin

le visionnaire

en passant

la paroi

par d'autres bouches pour d'autres yeux

touche

aux parages innomés d'une corde consonnante

elle

qui rageuse selon
sa tangence souffle ou siffle et vide

la case – parole alors

pivote

en s'étirant pointe

où

aucune crête à trancher sur le haut
refuge lumineux ne perce et vertige!
retombe terrestre parmi

ses éléments, les nôtres, l'ensemble

voisé –

pousse, nourrit
de chaleur verte et double espace qu'un mur
dégage pour

– un temps et un temps
encore y logeant tel tentacule du feu splendide qu'elle fixe –

qu'on ose la fixer, sèche
source.

Ayant visité l'empire des choses vivant d'une autre vie viendra
échouer ici : *Scripto est agendum et loquendum cum illo.*

Tant que l'oyseau...

A cette carte d'état-major où le monde connu s'étale

manque l'échelle.

Le roitelet éclatant, porté au plus haut parmi
les plumes de l'aigle, gagne son pari, triomphe
et règne toujours dans sa chape cramée, devance
coucou et rossignol, entouré de ses mésanges.

Le héron gris, vaste d'envergure, se pose et trône
solitaire comme un piquet sur nos prés humides,
les limaces l'attirent, sa faim est hautaine, lui,
dédaignant tanches et brochets, vit de régime.

Le cincle plongeur s'adapte aux torrents de nos
montagnes, ses griffes lui concèdent de marcher
au fond des eaux rapides, happant sa nourriture,
son nom grec affuble encore un vulgaire passereau.

Je n'ai pas vu l'*aguglia* de Dante sortant de l'M de TERRAM.

J'ai vu l'aigle épinglé comme un papillon au mur de l'église
des Saints-Apôtres, soit Philippe et Jacques, dont le culte
fut apporté de Byzance au VI^e siècle, sous le porche à droite
il déploie ses ailes de marbre au vent d'une inscription
pontificale pour accueillir, d'un haussement fixe d'épaules et
d'un superbe égal, le pèlerin et l'amateur de Canova.

Ici et là l'on voit encore l'aigle noire des fascistes, naguère
emblème des Hohenstaufen, par la suite celui d'autres sbires
de noirâtre nature, c'est *the German Raven* selon Spenser,
premier traducteur de Du Bellay, qui lit *fendre* pour *feindre*.

L'aigle empirique vole partout au dos du billet vert en citant
imperturbablement le vers prophétique de Virgile.

Ces grands monceaux pierreux...

A côté des hauts murs en brique de la bibliothèque du pape Agapatus, aujourd'hui le débarras d'un studio de chaîne berlusconienne, sur le *clivus scauri* intact s'étendait le domaine d'une famille noble alliée aux Anicii – l'on voit toujours un potager, *cicoria spadolina*, tomates, artichauts ; là naquit saint Grégoire, là il établit son monastère. Mille ans après sa mort en 604, on érigea sur ses fondations toujours visibles les trois chapelles que décorèrent les bolognais, Le Guide et Dominiquin, dans l'enceinte que partagent aujourd'hui un couvent, le monastère des Camaldolesi, qui vendent du miel dans leur pharmacie, et l'église de San Gregorio Magno.

Grégoire ! premier moine élu pape, dernier pape à rejoindre le calendrier, vénérons en toi le grand traducteur qui de Rome a fait Rome. Greffant sur un culte raisonnable les superstitions du populace et la discipline monastique, tu instauras le chant, la liturgie, la foi qu'on connaît. Quarante moines, dit Gibbon, suffirent à subjuguier une île – c'est l'Angleterre – où Jules César dut débarquer six légions de vétérans, avant de repartir bredouille ; les habitants étaient si misérables qu'il n'y trouvait rien à piller, selon Plutarque. En 14 ans de règne, à partir de 590, l'Europe est née ; du pouvoir du Sénat, des césars, d'un empire désormais byzantin, d'un quarteron de papes rivaux, tu assuras l'héritage et la maîtrise ; ton seul nom en dit plus long que celui de Pierre.

De Rome grégorienne, de l'Église militante et pastorale, ne reste qu'une stridence, la foule des ouailles, un monceau de paroles et de vérités : quel commencement annonce une telle fin de règne ?

L'on peut voir toujours, dans une chapelle de l'église, le trône patricien du saint, cube de marbre blanc profondément creusé en dedans, finement sculpté au dehors de motifs ailés – c'est une des quatre copies connues, appartenant sans doute à la famille, d'un original hellénistique. Et, devant l'autel aujourd'hui, une statue du saint provenant de la façade 15^e disparue. Je l'ai décrite ailleurs, c'est une des plus belles pièces qu'on puisse voir à Rome. Même la pierre a besoin de renaître, dans cette ville dont le génie est de rester terre à terre.

Tout le parfait...

D'une détente

ces blocs de pierre s'élancent

formant l'arc. Après le départ du coup il n'y a pas
de recul. A Rome toute création engendre la même

création en retour, c'est la relève

que tu prends.

Retourne la pierre, tu donnes une autre face

à la face

que la main

éclaire.

La parole nous a été donnée à recevoir avec,
chaque fois, la main ; *pardon* proche de *Pandore*.
Sur ta promesse, Prométhée, nous avons forgé
des rimes riches au feu de ta fenouille :
cache et *pêche* par exemple, dans la bouche
d'un périsien et, pour la langue de tous,
mutin et *butin*, en rejetant *pierre* et *piere*,
Rome et *Rome*. La même main qui donne tout
donne tout de même

à espérer.

Chaque naissance est un nouveau départ, tu traduis

jusqu'à la pierre qui marche avec toi.

Non autrement qu'on void la pluvieuse nue...

Lucius Septimius Severus, je pense à vous, mourant à York dans la pluie incessante et la boue d'une campagne interminable, trois ans d'efforts pour pacifier la limite nord de l'Empire. Déjà avant vous Claude, Hadrien, les généraux d'Antonin le Pieux traversant la Manche avaient prodigué en vain légions, patience, ingéniosité, pour dompter ces Écossais barbares, se rabattant enfin sur des lignes de fortifications imprenables, inutiles. Loin maintenant le luxe des Parthes, le soleil d'Égypte, la guerre de mouvement, et l'arc somptueux qui vous accueillait à votre retour. L'Ouse paresseuse, même grossie par les pluies, ne rappelle guère le Tibre tumultueux, encore moins le Nil, encore moins la plaine irriguée de votre Afrique natale. On dit que votre fils lui-même hâta votre fin, vous ayant menacé devant vos propres soldats, vous vous faisiez vieux. Le génie impérial dès le début vous manquait cruellement, et la valeur du grand soldat, vous vous êtes imposé, tant que vous servaient le nerf, l'audace, la ruse et l'extrême ambition. Voilà, la mort vous déposa sans façon, dans la ville où Constantin se fera couronner un siècle plus tard : Eboracum.

Voici l'arc intact et, qui sait pourquoi, à moitié restauré seulement*, à la limite ouest du Forum, sous le Capitolin, à côté de la Curie du Sénat que vous bravâtes et décimâtes, et du terre-plein où aujourd'hui se voit isolé le chef-d'œuvre de Pietro da Cortona. Levez la tête, vous voyez à la limite est l'arc de Titus, « libéré », effectivement rebâti, par Valadier ; plus loin, ce qui reste du Colisée, érigé sur l'emplacement du lac de Néron ; plus loin encore, se découpant par beau temps sur les monts Albains, les statues géantes des apôtres que Galilei, l'architecte, jucha sur la basilique bâtie par Constantin 14 siècles plus tôt, dans un jardin appartenant à la famille impériale au sommet du Latran. Rome est un raccourci ; la force ne se voit qu'en raccourci. Notre langue bavarde en traduit l'effet, et l'invincible progrès de l'invisible.

* 1994 ; depuis, on a entamé la restauration de l'autre moitié.

Celle que Pyrrhe...

Défaillant l'objet

seuls à tout

nous nous sommes opposés, l'idée
de frontière a été longue à naître, conquête
devenant province, dans ce face à face peu à peu
s'est figée

la face romaine du monde.

Défaillant l'objet

d'une paix fruit de victoires, d'un ordre
né d'un sens infus de l'ordre
épousant sa loi

nous nous retranchions derrière des ouvrages fortifiés,

de longues lignes de terre et de pierre fixaient l'image

d'un ordre imposé contraint
à s'arrêter
aux murs et aux garnisons.

Défaillant l'objet

le mur le circonscrit, ces murs toujours

en place

cernant le monde adverse où notre pouvoir s'effondre.

Défaillant l'objet
de sa propre vertu

s'est forgé

l'objet.

Avant notre venue le roc et le vent étaient amis.

Douces choses !

A l'extrême limite, selon le mot que Tacite prête à Agricola, du monde et de la nature, Septime Sévère rebâtit en maçonnerie la digue que Hadrien avait levée contre la horde houleuse des Calédoniens. Sur la fin il avoua : J'ai été toutes choses ; c'est sans objet.

Quand ce brave séjour...

« C'est raté, l'humain, n'est-ce pas, » opine un ami savant, « trois mille ans pour en arriver au chaos. » A moins que son terme ne fût : « K.-O. » Jugement tout humain, n'est-ce pas, bouclant la boucle. Il aura fait, avant de conclure, plusieurs fois le tour du monde, Bombay, Bangkok, Houston, Le Cap, de colloque en colloque avançant sa spécialité ; fuite de Paris, déplacement en Boeing, séjour en Hilton, conférences, parloties, bombances, retour en Boeing, refuite de Paris. Chaque invitation aura engendré la prochaine.

« Le thème des brouilles intestines amorçant la chute de Celle qui tenait le monde en respect remonte en fait à Lucain, à Ovide, à Horace. Après comme avant la *pax Augusta* que célèbrent ces poètes – une paix « fruit de victoires » confie leur auteur – l'enchaînement de guerres, d'assassinats, de spoliations reprend de plus bel, allant de soi, car le pouvoir monstre se prêtait aux abus monstrueux. Certains voient le gouffre s'ouvrir au moment où la conquête n'est que celle du pouvoir, où son exercice autocratique ne connaît plus de frein, soit au règne terroriste de Septime Sévère, quand l'Empire devient, d'un parvenu africain et sa famille, le fief et le caprice. Mais le pire, nous le savons, en fait de folies sanguinaires, était à venir. »

Voici Septime Sévère déguisé en Hermès psychopompe, revêtant sa seule gloire et une barbe virile, debout au sommet de l'arc que Luigi Canina calqua habilement en 1826 sur l'Arc de Titus, tout juste révélé par Valadier, moins les célèbres reliefs, bien entendu, qui racontent la destruction du Temple et la mise à sac de Jérusalem. Nous sommes à deux pas du temple d'Esculape, autre pastiche, mieux réussi parce que mieux enlevé, 50 ans plus tôt, derrière le Jardin du lac à la Villa Borghèse. La statue est intacte jusqu'au sexe, et ancienne : elle aurait pu surmonter à l'origine, avec le quadrigé disparu et les effigies des deux malheureux fils, l'arc triomphal érigé pour l'Empereur en 203 à l'extrémité ouest du Forum. A ses pieds deux captifs Parthes courbés à terre ; deux inscriptions jumelles et l'aigle couronnée témoignent de la transformation de la Mésopotamie en province romaine, un siècle après sa conquête à grands frais par le vieux Trajan et son abandon presque immédiat par le jeune Hadrien – Trajan à son tour ayant suivi la route d'Alexandre, qui suivit celle de Cyrus le jeune, tracée par Xénophon dans l'*Anabase*, marchant six siècles plus tôt sur Cunaxa. La force du vainqueur et de ses dépouilles en impose ; tout le volontarisme du personnage se plie, néanmoins, ici, à l'autarcie de la pierre nue.

Si les éléments devaient nous juger, ils verraient sans doute, jetée sur un terrain vague, une outre de mots à deux lèvres, où sans cesse tout recommence.

O que celui estoit cautelement sage...

Paroles oiseuses !

franchissant les siècles

à pas de charge.

L'espace romain, hors les murs ou à l'abri des murs,
s'étend au prix d'horribles efforts. *Otium* a pu signifier
le labeur des lettres, *litterae* la tâche administrative.

Les remparts

de la Nouvelle Carthage, mur sur mur, s'étagent au mur de ma chambre romaine, dans la planche – la plus considérable qu'il ait faite – du grand Georg Pencz, élève de Dürer, maniériste, romain à ses heures, spécialiste du mouvement rapide. Avec d'autres, autour de la monumentale série de tapisseries commandée par François I^{er}, sur « La Vie de Scipion », et brûlée à la Monnaie en 1797 pour en extraire l'or, il a gravé en 1539 la prise de Carthagène d'après Tite-Live et Jules Romain. Le général encourage ses hommes, qui traversent le marais, escaladent les 4 murailles, sans perte, apparemment.

Pas un pouce du visible que le burin n'ait sillonné. Noir et blanc sont également lointains, on dirait défaits. Le soleil des années, l'air doucement corrosif, le passage des mains, les fibres du papier et l'effluve des encres ont élaboré ensemble cette patine d'étain qui imite la pierre, où l'heure incertaine de l'assaut s'immortalise, où le jour se résout en victoire.

Consigne d'un mourant, à York :

« Tâchez de vous entendre. Soldez bien vos soldats, laissez tomber les autres » (le Sénat s'entend) : ce n'est pas la parole d'un paresseux. Les tueurs d'Antonin, bientôt Caracalla, le débarrassent rapidement de Geta, devant la veuve, leur mère commune. L'Empire étant devenu une république où les légions élisent l'exécutif, remarque Montesquieu, Macrin choisit d'exécuter le fratricide, se fait élire, périt, puis c'est le tour d'Elagabal et d'Alexandre-Sévère, les cousins, et en 235 la brève dynastie s'éteint. « Travaillons ! » fut le dernier mot, paraît-il, du fondateur.

Si l'aveugle fureur...

Fraternellement nous avons vécu
avec le fratricide.

Qu'une langue naisse, le meurtre
s'y traduit.

Étant

sortis

de notre réserve
aussitôt nous nous sommes retournés

contre elle – comme surgit
le semblable

le trait naïf s'alarme et renie
ses origines

d'un souffle se replie et maudit :

frère, destin, cruel, mur
cœurs de rage,
main fraternelle.

Nous sommes, Romains, vos paroles, le sol
sous nos pieds s'ouvre pour nous juger.

Haine, horreur et sonneries d'alerte,
sur un tel sable vous ne fondez rien
qui dure.

Sa langue trahit :
l'aveugle fureur, qui cause de la honte.

Que n'ay-je encore la harpe...

Le Palazzo Valentino, aujourd'hui siège administratif de la Province de Rome et de la Préfecture – le *piano nobile* étant affecté à l'appartement de fonction du Préfet, on regrette de ne pouvoir le visiter – fut bâti d'un trait entre 1583 et 1585 par le cardinal Bonelli. Surplombait le chantier à deux pas côté est le haut fût de la Colonne Trajane, intacte après plus de 14 siècles, grâce à saint Grégoire, moins la polychromie d'origine et la statue en bronze, fêlée, de l'empereur, que l'on remplacera deux ans plus tard par celle de Saint Pierre, due à Sormani et à Tommaso Della Porta, qu'on voit toujours. Jouxant le chantier côté sud, sur la tête des maçons trônait la coupole octagonale que l'étonnant Jacopo Del Duca, élève de Michel-Ange, ajouta à l'édifice carré commencé par Bramante au début du siècle, en achevant l'église, telle que nous la voyons, de Sainte-Marie-de-Lorette. Côté nord se trouvait encore l'église quattrocentesque de Saint-Bernard, rasée au XVIII^e siècle et remplacée par l'actuelle église du Santissime-Nom-de-Marie, réplique plutôt mastoc de la réalisation géniale de Del Duca.

La façade principale, à l'ouest, se détache et s'impose, vue de loin, à travers la large via del 4 novembre (1918 s'entend) et la longue place des Saints-Apôtres, où l'on visite la basilique de Philippe et de Jacques, l'aigle impériale, provenant du Forum, les sculptures funéraires du jeune Canova, et les huit colonnes aux cannelures en pas de vis, Empire tardif, dont je n'ai pas encore parlé. Vu ainsi de loin, le Palazzo rappelle, mais en petit, le palais Farnèse que Della Porta – l'autre, Giacomo, architecte – était en train d'achever, après un demi-siècle de travaux marqués des interventions successives de Vignola et de Michel-Ange, sur le projet de Sangallo : toutes les pierres provenaient à peu de frais, rapporte le président de Brosses, député, du Colisée, qu'on démantelait allègrement. Le cardinal Du Bellay, avec sa suite, qui comprenait son jeune cousin à titre de « mesnagier », descendit au palais Farnèse au mois de juin 1553 et s'y logea plusieurs mois avant de se transférer au Borgo San Pietro pour la durée de l'ambassade. Visiblement, le cardinal Bonelli n'avait ni l'idée ni les moyens de rivaliser avec son éminent confrère du Sacré collège, Alexandre Farnèse, son palais est bien plus modeste. Pourtant, est-ce un hasard ? le sien le premier, au XVIII^e siècle, servait de résidence à l'ambassadeur de France...

Comme le palais Farnèse et tant d'autres, le Palazzo Valentino est muni d'une vaste cour centrale, lumineuse et animée. Elle est ornée aujourd'hui, ainsi que l'escalier monumental, de statues antiques provenant de plusieurs collections. A droite en entrant une Aphrodite, déguisée en danseuse par le restaurateur, qui lui a mis une paire de crotales entre les mains : c'est une bonne copie premier Empire d'un type grec connu comme la Héra Borghèse. A gauche un superbe torse cuirassé de la *lorica* porte une tête d'empereur « non pertinente » dit l'italien, une des nombreuses copies du portrait officiel de Marc-Aurèle. On traverse la cour parmi les chauffeurs du Préfet, qui jasant aimablement tout en astiquant leurs luxueuses machines, rang sur rang – chaque mètre carré de voirie libre, à Rome, doit servir de parking – et on gagne la sortie arrière où se tiennent en faction deux statues bien plus intéressantes : deux empereurs en pied, d'une nudité héroïque, bâton à la main. Sur le grand corps un peu flasque à droite fut collée une tête qu'on reconnaît même avant de lire l'inscription. Encore une copie de portrait officiel, celui de Bassianus alias Antonin alias Caracalla, jeune voyou promu maître du monde. On retrouve le cheveu « caraculé », le front bas, le regard cynique, la barbe juvénile, la moue cruelle et voluptueuse de l'adolescent brutal devenu empereur et fratricide à 23 ans... En fait, voici à ses côtés comme pour le surveiller encore, à l'âge de ses triomphes, le père qui l'a désigné. La tête est moderne, le nez bizarrement retroussé ; mais on reconnaît la pose en Hermès psychopompe, la bonne barbe virile, la force sans délicatesse et sans scrupule. C'est bien Septime Sévère.

On peut hésiter un instant, en voyant que sur le socle le même G.M.R. qui a signé la restauration a ensuite gravé le nom Pertinace, en italien. Méprise ou fantaisie ? car ce bon vieillard, préfet de Rome, qui ne régna que trois mois avant d'être égorgé sur le seuil de son palais, ne peut guère se confondre avec son jeune successeur, qui l'a vengé de suite de la bonne manière, c'est-à-dire dans un bain de sang. Le mystère se dissipe si l'on se rappelle que ce successeur eut soin de prendre lui-même le nom Pertinax, qui figure dans toutes ses inscriptions, y compris celle qui se lit toujours au fronton du Panthéon, dont il aurait refait le coffrage. Le père avide de gloire, le fils tout uniment avide : leur réunion ici ajoute bien des impondérables et un brin de charme sinistre au lieu, leur éloquence rapiécée lui fait parler d'une autre voix.

Or avec les ajouts, agrandissements et réfections dus aux propriétaires successifs – pas toujours heureux, on s'en doute – dont le banquier Valentino et, depuis 1873, le nouvel État italien, le palais recouvre exactement l'emplacement de l'énorme temple du Divin Trajan, entouré de sa portique. Conçu par l'architecte de Trajan, Apollodore de Damas, dans le cadre de son nouveau Forum, avec le Marché, la Basilica Ulpia, les deux bibliothèques de l'impératrice Plotine, la statue équestre et la haute colonne triomphale, le temple ne fut réalisé qu'après la mort de l'empereur divinisé, par les soins de son successeur et fils adoptif Hadrien, qui se piquait d'architecture comme de tous les arts; ce fut le seul de ses ouvrages, y compris le Panthéon reconstruit, auquel il voulût rattacher son nom, selon son biographe. Du temple de Trajan avec son péristyle il ne devait rester plus rien au moment où le cardinal Bonelli entreprit les premiers déblaiements. Les très considérables soubassements – qu'on en juge d'après ceux du temple de Mars Ultor dans le Forum d'Auguste, bien visible à l'est, grâce aux fouilles de l'époque fasciste – avaient déjà disparu sous plusieurs mètres de détritrus, avec les colonnes et la cella du temple, emportés par les tremblements de terre, les inondations, les pillages répétés, bref le vent des siècles.

On peut néanmoins se faire une idée – si l'expression n'est pas trop forte – de ce que fut le temple; mais il faut pour cela sortir entre les deux empereurs père et fils, par la discrète porte de derrière et, en traversant une seconde cour ajoutée par Valentino, s'accouder à la barrière qui cerne, quatre mètres plus bas, l'aire pavée autour de la Colonne Trajane. Là, à l'ombre de la Colonne, gisant par terre en perpendiculaire à elle, est son ombre: le tronc d'une gigantesque colonne monolithique de granit gris strié vermeil et blanc, la large courbe galbée de son pourtour est parfaitement lisse, parfaitement poli, puissante éloquence d'une forme et d'un fini qui ne le cèdent en rien à ceux de la procession des deux mille figures sculptées. Au bout, posé verticalement, l'immense bloc blanc du chapiteau corinthien qui devait la coiffer. La colonne couchée est de ma hauteur; la hauteur du chapiteau me dépasse d'une tête. Qui vous a jamais dit qu'il n'y avait qu'une seule Colonne Trajane? La vaste et sombre épave du temple fait résonner l'espace déjà trépidant du Forum impérial d'un sourd roulement de tambour géant en contrepoint insistant au tourbillon blanc qui porte le chant des exploits impériaux sur le ciel et hors de vue.

– Mais je vous propose de couper court ici à cette longue histoire prosaïquement criminelle. Tournant le dos aux deux Colonnes Trajanes, de marbre et de granit, je repasse entre les deux Sévères, retransverse la grande cour à ciel ouvert, temple, dès le début, où le jour s’inaugure. Je regagne l’entrée principale, au-dessus du mur de fond de la cella où devait se tenir, dans la pénombre, la statue colossale du dieu. Là, à côté d’une plaque en marbre finement ciselé, qui honore les employés de la Province morts pendant la Grande Guerre, une pierre autrement modeste rappelle au visiteur qu’ici pendant deux ans, 1707-1709, la famille Ruspoli hébergea le jeune G.-F. Händel, que les archives de la maison nomment « il sassone, monsù Endel ». Dans cette enceinte, sous ce toit et ces auspices, il aurait composé 52 cantates, des opéras, et l’Oratorio de la Résurrection, qui fut joué fastueusement – l’orchestre comptait non moins de vingt violons – le 8 avril 1708 : Händel avait 23 ans. On raconte toujours que lors de la répétition le vieux Corelli, qui dirigeait de son pupitre tout en déchiffrant, d’un coup « C’est injouable ! » lança, en rejetant la partition ; « Encore un exploit du *sassone* ! » Le jeune compositeur bondit, saisit l’instrument du maître – qui de sa longue et lente vie n’avait jamais dépassé la troisième position – et joua le passage incriminé, ses doigts sans encombre montant jusqu’à la septième position.

Pas plus tard qu’hier je m’essayais aux sonates que Händel composa à Halle, selon la tradition, bien avant son départ pour l’Italie. Leur éloquence, comme celle qui cimentait partout le monde antique, se laisse toujours déchiffrer. Il me reste à la traduire.

Qui voudroit figurer...

Figure! sitôt lancé
sur son erre un mot

sorti de son ombre imprononçable, la pierre

disons, du coup

s'est donné de la hauteur livrant

au tournant
parmi les mondes tournant

le nôtre où, voici

il débouche!
nous libère et nomme : Rome d'avant.

Le Latin, sans articles, va droit aux plus hauts faits de langue morte.

Il n'a pu mûrir mais, gavé de conquêtes, fut dépossédé, resta, dépouille.

Et reste ! avant la venue des mains,

pierre, impérative, donne
ton poids au singulier

de la pierre :

celle, chérie, obtuse, empoignée, face et lisse
pourtour, marche et mur du toucher et encore
éclat à la main que l'œil dit noir, et encore !

Y souscrire, rien de plus dur, Rome le nomme, à mesure, homme en français.

En français s'y soustraire, langue émondée, figure de tout, y suffire.

Toy qui de Rome émerveillé contemples...

A Paris règne la lutte pour l'emploi. Le Parisien qui débarque à Termini – comme le Dijonnais, si jamais il fait le voyage d'York – se retrouve dans la ville jumelle : de l'autre côté de la place des Cinquecento, à l'ouest des Thermes de Dioclétien, court la via Parigi, créée en 1959 à l'occasion du jumelage.

Droit devant lui, au coin de la rue du Viminal, une enseigne : CASA DEL PASSEGGERO, ce sont des bains de vapeur, sauna, massages, salles de détente et, à côté, un restaurant, le tout aménagé dans une rotonde en brique romaine : on est dans les Thermes de Dioclétien déjà ; le bâtiment qui en est le répondant, au coin sud-ouest des vastes structures est devenu l'église de Saint-Bernard-aux-Thermes.

Commandés par l'empereur, qui ne vécut jamais à Rome, ces thermes, les plus grands et les derniers, furent terminés par Maximien en 306, l'année de l'accession de Constantin. Elles n'ont pas servi longtemps ; la rupture des aqueducs les condamna, le lieu, bientôt loin du centre de Rome devenue bourgade, devint ruine champêtre et carrière. Le cardinal Du Bellay, peu après son arrivée, l'acheta, en transforma une partie en villa agreste, lieu de rencontre et de plaisance pour sa suite et pour toute la colonie française.

Un prêtre venu de la Sicile ayant vu en songe les âmes des 40 000 chrétiens qui auraient travaillé aux thermes en sortir transformées en nuée d'anges, le lieu fut consacré ; le pape chargea Michel-Ange d'en tirer une église. Il y travailla, avec Jacopo Del Duca, jusqu'en 1566 ; mais l'église que nous connaissons vit le jour deux siècles plus tard, grâce à Vanvitelli et aux Chartreux, qui y tenaient leur monastère. Bénédicte XIV, qui venait de voir Fuga rapetisser Sainte-Marie-Majeure par sa réfection minutieusement baroque – par réaction à la récente réalisation grandiose de Galilei, qui agrandit et ennoblit Saint-Jean-de-Latran – s'écria, dépité : « A peu de frais ces moines ont transformé un fénil en basilique, et moi, ayant dépensé une fortune, j'ai transformé une basilique en fénil. »

« L'honneur nourrit les arts », dit Du Bellay, en traduisant Cicéron, et de préciser : « la Muse demande / Le théâtre du peuple et la faveur des roys. » On croit entendre déjà le célèbre « ris sardonien ».

A Rome règne Remploi, soumet à son arbitre Avarice, Cruauté, Paresse et *tutti quanti*, restaure sans cesse le dialogue des hommes et des pierres, seul honneur, désormais, des arts.

Qui a veu quelquefois un grand chesne asséché...

Je n'ai pas vu, en songe, l'Arbre Dodonien ; j'ai vu
le chêne du Tasse,

tôt le matin ; chemin faisant je me suis arrêté à nouveau émerveillé
aux monuments romains à Canazzo et à Trilusso, enfin à Federico
Seismit-Doda, « strenuo propugnatore di libertà e di patria grandezza, »
perdu, celui-ci, dans ses réflexions, un in-folio de juriste fermé
sur son doigt, enfoncé dans un fauteuil victorien à franges qui rappelle
étrangement le trône de saint Grégoire ; et à l'église, rarement
ouverte, de San Salvatore in Unda, où les huit colonnes de la petite
nef XII^e siècle sont toutes de remploi et toutes différentes.

Voici le chêne du Tasse, au Janicule, à deux pas de l'église de
Saint-Onuphre et son monastère, où Chateaubriand projetait de finir
ses jours, dans « un réduit joignant la chambre où le Tasse expira,
en me remettant à l'ouvrage entre le lit de mort et la tombe du poète,
j'invoquerai le génie de la gloire et du malheur. » Une plaque de 1948
nous le rappelle – mais son vœu ne fut pas exaucé – pour le centenaire
de cette mort enfin bien française.

Chateaubriand est partout à Rome, lui qui se targuait d'avoir, le
premier, repéré avec exactitude l'emplacement de l'ancien Carthage :
à Saint-Louis-des-Français, où Pauline de Beaumont est enterrée et
où, dans l'orchestre de l'église, le jeune violoniste Arcangelo Corelli fit
ses débuts romains ; à Saint-Laurent-in-Lucina où, face aux peintures,
les meilleures, de Simon Vouet, il fit ériger le monument à Poussin
et graver, sous un portrait du peintre en Dartagnan, ces mots aujourd'hui
énigmatiques : « Pour la gloire des arts et l'honneur de la France. »
A Saint-Onuphre les 22 colonnes du cloître sont toutes de remploi et
toutes différentes.

Le chêne du Tasse – dans un petit parc aujourd'hui à l'abandon, dû
à une piété de 1898, face à l'entrée de l'hôpital pédiatrique grouillant
de voitures et de parents affolés – penche, noirâtre, asséché, un bout
de tronc et quelques branches momifiées, régis par un grotesque appareil
de briques, une prothèse de béton, une ferraille de poutres et d'anneaux,
révéré du dévot populaire à en croire les innombrables graffiti ; sous
ce chêne, tel qu'il était en 1595, le poète aurait médité et sa mort
et sa gloire proches, dans le désespoir, paraît-il, et la misère.

Divin Tasse ! je vous ai lu, traduit, aimé ; vous aurai-je honoré ?
Et votre divin aïeul Lucain, écrasé à 26 ans sur un geste de Néron ?

Tout ce qu’Egypte en poincte façonna...

... murs

sur murs si ornés, richesse ouvrant sur merveille et merveille
sur richesse...

que notre long internat s’acheva
dans cette tombe, où le monde connu
s’étouffe. Laissant l’inconnu

à trouver sous un autre ciel, un autre ciel à tracer

dans la pierre.

A la demande de son voisin dijonnais, le président Bouhier, Charles de Brosses dresse l’inventaire des merveilles de Rome. Pour mémoire, bien entendu, mais il aura réellement tout visité, émerveillé, et tout vu, l’ayant déjà vu avant son départ comme son correspondant, par la gravure; et ce qu’il ne connaît pas, il le dessine ou bien le fait dessiner par le dessinateur qu’il emploie exprès et qui l’accompagne partout. Il savait, avant de partir, que rien ne remplace l’émerveillement du contact pris et repris avec le divin Raphaël, à Saint-Augustin, à Santa Maria della Pace où quand même les sybilles de Timoteo Viti lui réservent une surprise.

Ce que de Brosses découvre, la gravure n’ayant pu en faire état, c’est le marbre, les marbres, le chef-d’œuvre des marbres tirés du monde entier; et la mise à sac des marbres, autre chef-d’œuvre dû à la main barbare, qui a créé la Rome que nous admirons – cette main, nous rapporte-t-il, émerveillé encore, qui a brisé chaque pierre pour en extraire le crampon de cuivre qui l’attachait à la pierre attenante, dans le mur.

« Bar bar bar » pour l’oreille grecque marquait le défaut de clarté et de richesse qui furent le propre de l’éloquence. Les Romains ont institutionnalisé une barbarie plus puissante, faite de franchise cynique, d’opulence massive et de science administrative. Leur art, celui du pillage et du plagiat, traduit leur bon sens; traduire étant le moindre de leurs soucis avides. Leur jurisprudence, le fait d’une caste de créiteurs et d’usuriers, légalise la rétribution et même l’esclavage, la tyrannie de la procédure, le châtement cruel et le leurre de la fameuse restitution en entier. Leur loi est celle de la conquête, suit les armes, les impôts et le commerce, profite à l’arrogance du vainqueur et à l’humiliation de l’assujetti. On conçoit que, d’un tel monde si bien connu, ils étaient les premiers à vouloir se détacher.

A toute la vulgaire imitation ancienne je préfère l'esprit leste et la main libre de quelques-uns de nos modernes, le Carrache, le Guerchin – dont j'ai vu la stupéfiante Aurore l'autre jour, sous la pluie, dans ce qui reste des jardins de mon cher Salluste – et le cavalier Bernin. Sans eux j'étoufferais ici, dans ce tombeau ruiné, grouillant d'hypocrites, de fanfarons, de vils faquins discourant des faits du monde. Sans la fraîcheur de leurs découvertes, et celle des miennes, le monde dont voici la capitale ne me retiendrait pas longtemps. La plus grande de ses merveilles, c'est le dégoût qu'elle inspire.

Cher ami et président, si les barbares ont créé Rome, la barbarie est son œuvre. Si vous étiez de retour à Dijon, étant sorti de votre galerie et de votre hôtel, ayant traversé la place de la Libération – pour vous la place Royale – dans l'ancienne Salle des Gardes sous le Palais des Ducs de Bourgogne, où de jeunes fiancés attendent leur tour chez le maire, vous trouveriez une plaque – encore une – scellée au mur de granit crème et sanguin que les dijonnais appellent la « pierre vineuse ». Sous ces voûtes presque souterraines, comme un mausolée, la plaque égrène les noms des employés municipaux « victimes de la barbarie Nazie. » Rome n'est plus, Rome est ici.

Vous êtes au Largo Magnanapoli. Le lieu est stratégique, à l'évidence depuis toujours fortifié et siège d'une garnison – témoin la vaste Tour des Milices qui penche au-dessus de votre tête, bâtie au haut moyen-âge au-dessus d'un édifice militaire plus ancien. L'église et le sanctuaire de Sainte-Catherine, à l'est, dépendent toujours directement de l'armée et du Préfet de la Place. Au nord la courtine qui soutient ce qui reste des jardins de la Villa Aldobrandini, avec ses élégantes tours d'angle, vous situe au pied d'un château-fort. Le nom atteste des origines plus amènes : Magnanapoli, de *balnea neapolis*, établissement thermal privé dont les fondations viennent d'être découvertes dans les sous-sols du Palazzo Valentino, au coin de l'emplacement du temple de Trajan. Vous êtes directement au-dessus de la Colonne sculptée, dont la tête se discerne, au sud, exactement à votre niveau.

Cinq rues convergent ici, véritable nœud artériel ; on a aménagé un rond-point pour canaliser la circulation toujours dense. Au milieu de la chaussée un îlot maçonné fait fonction, pour le piéton, de refuge : une bande de gazon chétif entoure une touffe anarchique de palmiers nains qui, poussant en tous sens, déborde agréablement la chaussée, en réservant des plages d'ombre et des niches verdoyantes. Une île, en fait, émergeant d'un flot incessant de voitures et de cars, un tourbillon de tôle roulant à toute allure, un bruit de diesel étourdissant. Vous gagnez l'île, si vous pouvez, vous explorez votre minuscule refuge, que le vacarme et les vagues motorisées assaillent. Côté ouest, en levant la tête, vous apercevrez au loin, au sommet du Quirinal, les statues des dieux jumeaux dompteurs de chevaux, contre le ciel, toujours à leur place à l'entrée des thermes de Constantin où le cardinal Mazarin avait son palais, où Guido Reni exécuta sa propre version de l'Aurore. Très loin de ces splendeurs, à vos pieds, coupant à travers le petit îlot rond, voici trois rangées de dés grisâtres, à peine affleurant, semble-t-il, dans le profond enfouissement qu'ils désignent. Tranchant sur le gazon le gris de cendre volcanique, soudain éruption d'humble substance pierreuse, si lourde, si digne, si primitive, qu'elle met la langue en déroute, défend tout bas l'accès de l'insondable sous les pieds. L'assise supérieure à perdu ses vives arêtes, les blocs fusionnent, tels des glaçons fondus sous le soleil des temps. Par contre la ligne en dessous, entre les rangées de pierres, court tout droit à travers le mamelon verdoyant, la pente sévère, le bruit et l'affolement, d'une froide précision d'horizontal absolu, le fil, parfaitement aiguisé toujours, d'une idée fondatrice. Qui survit, comme de droit, dans ce spécimen des murs d'enceinte de la première époque, revenu au jour en 1875 lors de l'abaissement radical du niveau de la voirie dû à la création de la via Nazionale, qui relie, dans une tranchée profonde, la stazione Termini et les thermes de Dioclétien à la place de Venise et le Forum de Trajan.

Traversez la via Nazionale, si vous pouvez ; les feux ici ne vous aideront pas, il faut foncer. Un peu en retrait, la lourde façade moderne du Palazzo Antonelli, bâtiment d'origine renaissance aujourd'hui une

dépendance de la Banque d'Italie. N° 158 : vous franchissez le haut portail, aussitôt un gardien vous interpelle – c'est un policier en civil, il est payé pour cela – demandez-lui la permission de visiter, il l'accorde. Devant vous une cour et la façade primitive de l'immeuble, mais vous tournez à droite, vous passez une loge vitrée, un Sophocle en pied moitié grandeur nature, un assemblage de fragments sculptés, encastré dans le mur, et vous gagnez le fond.

Le fond : un antre, un caveau. Un filet de vague lumière souterraine l'éclaire depuis la cour. A gauche, voici la porte d'un ascenseur ; en face l'amorce d'un escalier devant lequel on a posé un bronze superbe provenant d'une collection française, « Taureau romain » lisez-vous malgré vous. De toutes parts surgit : le mur, le même ; traverse le caveau, royalement enterré ici, un nouveau segment du même mur que vous aviez inspecté, à ciel ouvert, sur l'îlot. Ici les blocs sont immenses ; deux hommes ne pourraient les soulever ; on est dans une fortification d'angle. Le mur entre à droite, tourne, puis les pierres s'élancent, s'appuyant à l'air s'élèvent et retombent, dessinant un arc cintré au-dessus de votre tête, bloc sur bloc ajusté en masse pierreuse plonge dans l'épaisseur, poids épousant hauteur et forme étreignant espace hors de tout calcul, essor du pur solide vêtant majesté hors de tout règne : mur qui défend désormais sa seule emprise sur le temps, le sol, le lieu singulier, dans le massif temporel qu'aucune langue, aucune carte ne situe. Découvert, simplement, lors de ce même défoncement de la voirie, en 1875, et aussitôt enterré vivant sous la nouvelle façade du Palazzo Antonelli, dans un coffre-fort de la Banque d'Italie.

Le même tuf volcanique qu'on connaît, découpé dans les carrières de Tarquinia, traîné par blocs dégrossis jusqu'au chantier, puis dressé, monté, scellé en place – mais aujourd'hui sans provenance, sinon celle d'un fondement dur de volonté, d'effort, de calcul portant à cru sur un fond oublié du sol humain – est ici originaire. Et cette pierre, qui s'élance sur votre tête et s'y tient dans ce que nous appelons le vide, est fragile. Tendrement elle s'effrite, sa masse folle et son origine intangible et son poids rayonnant lui assurent plus qu'une éphémère permanence et une totalité dense, inamovible. Sous la main qui la caresse elle se défait plutôt et s'en va, laisse, généreuse, sur la main, des traces poudreuses que vous emporterez.

Comme le champ semé...

La langue notre charte :

en haut s'inscrit le droit de comparer.

Et nous passerons

des terres aux fruits de la terre,

de saison à saison

de nature à nature

de moissonnant à moissonné.

Je glane :

– Le *Corpus iuris civilis*, grandiose compilation de textes juridiques, fut publié en 529 par une équipe de juristes byzantins, à la demande de l'empereur Justinien,

*qui, par la volonté du Premier amour élagua
la loi, enleva le vain, le superflu.* (Dante)

Le *Corpus* incorpora les résultats d'une complexe évolution qui commença au V^e siècle avant notre ère, avec la rédaction des XII Tables, première loi écrite de Rome. Pendant bien des siècles le Droit romain s'identifiera à ces lois

« promulguées par l'Empereur, voulues par Dieu lui-même. »

Le fruit mûr fit oublier l'histoire de sa lente maturation.

(A. Passerin d'Entrèves, que j'ai bien connu à Turin en 1957)

– ... la plaisante comparaison des choses du monde à celle de la conscience... (Pascal)

– Le Latin : un dialecte barbare, pour les compilateurs byzantins de Justinien... (Gibbon)

– Je ne voudrois penser ne dire, aussi certes ne croy je, tant anormale estre l'iniquité et corruptele tant evidente de ceux qui de droit respondent en icelluy parlement... que pirement ne seroit un procès décidé par ject de dez, advint ce que pourroit, qu'il est passant par leurs mains pleines de sang et de perverse affection. Attendu mesmement que tout leur directoire en judicature usuale a esté baillé par un Tribunien, homme mescreant, infidele, barbare, tant maling, tant pervers, tant avare et inique, qu'il vendoit les loix, les edictz, les rescriptz, les constitutions et ordonnances, en purs deniers, à la partie plus offrante. Et ainsi leurs a taillé leurs morseaulx par ces petits boutz et eschantillons des loix qu'ils ont en usage ; le reste supprimant et abolissant, qui faisoit pour la loy totale ; de paour que, la loy entière restante, et les livres des antiques Jurisconsultes veuz sus l'exposition des douze Tables et edictz des Praeteurs, feust du monde apertement sa meschanceté congneue. (Rabelais, par la bouche d'Epistémon)

– Fonder sur la *nature* des choses des solutions de droit, est une grossière faute de logique : *naturalistic fallacy*, violation de la loi de HUME, saut indu, disait POINCARÉ, de l'indicatif à l'impératif... C'est l'erreur de l'ancienne doctrine du droit naturel. Il n'est de *source* au droit que l'homme, son jugement, sa raison ou sa volonté ; il est aussi vain de rêver d'un droit extrait de la nature que de chercher des sentiments de valeur dans un tas de cailloux. Vous mêlez les sciences de « l'esprit » ou de la culture avec les sciences « naturelles. »

Cette argumentation de Kelsen témoigne à nouveau de sa méconnaissance de la notion classique de nature.

(Michel Villey)

Vivre harmonieusement avec le firmament des lois : ce fut au-dessus de nos forces. Notre droit, fruit de nos dissensions, entérine le malentendu. La collaboration raisonnable qui s'y dessine en filigrane marque notre assentiment à l'analogie imparfaite, par avance condamnée. Une autre justice, ayant prononcé la sentence, veille à son exécution.

Je vous ai proposé une autre harmonie,

celle de la langue

et celle de la langue

à traduire. Et nous passerons.

De ce qu'on ne voit plus...

Papinien ! plus judicieux, moins doctrinaire des jurisconsultes tous réputés pour leur bon sens ! Vous avez suivi votre empereur à York en 208, conseiller intime, préfet désigné de la ville ; vous l'avez suivi dans la tombe en 212, ayant refusé de cautionner publiquement le meurtre du fils par le fils. Qui prononcera alors le verdict, qui nommera le crime, le coupable et le châtement ?

Imperator legibus solutus. Le frère fut empereur, l'empereur fut un frère. Aux empereurs et non aux frères la souveraineté du peuple et du Sénat a été transférée. La restitution en entier est une de nos fictions. La loi ne peut contraindre, elle peut punir, elle peut guider. Il n'y a pas de loi sinon juste : je dirai la loi, qui dira la justice ? Le droit évolue, s'improvise. Je ne peux, comme votre Grotius, faire abstraction des faits, me prononcer comme fait le mathématicien. Notre droit suppose, non que tous les hommes soient frères, mais que tous les hommes soient hommes. Notre justice sévit, impartialement, en conséquence.

Le tombeau de Geta se repère toujours sur la carte de Rome, vague campagne où tout peut se lire, proche de l'entrée de la Via Appia Antica. Je ne l'ai pas visité, on ne peut plus, sans risquer l'écœurement, parcourir la Reine des voies. La *campagna romana* est désormais une fable, ce qui en reste est promis à l'avenir incertain d'un parc national. Pour le présent, seul le piéton téméraire s'aventure sur ce pavé étroit, grevé d'une circulation intense de voitures et de camions, lieu de fréquentation notoire des revendeurs de crack et des *mignotte* romaines, de tout âge, de tout pays, de toutes les couleurs, étalant leur marchandise entre les tombeaux en ruines et la ruine des tombeaux. La loi ne les inquiète pas ; de quoi seraient-ils coupables ?

Esperez-vous...

Le peu de ce qui passe –
si en blocs de tuf se cintre l'élan
des mains
d'un autre âge, selon sa force, s'arquant
autour d'un bout d'air enterré où je le retrouve et respire –

l'étonnement !

une page, un temps, peut-être

le retiendra,

à son tour, ayant cela à dire,
héritage,

l'instrument ne compte plus.

La colonne

riche de figures où le jour se plie
raconte en son latin l'exploit de pierre :

horreur, honneur,

affouillée ou lisse au-delà

du regard effaré, le mien, à l'envis le tien,
visiteur de la page romaine,

roule, résonne, sur
son passage.

Le dernier des Français

arrêté

où la pierre en s'effritant se donne
à la main toujours

entendra.